

Mary MacLane, les sens rebelles

Mégalomane, féministe, cette Américaine connut un succès fou en 1902 avec son journal. Redécouvert en 2013, « Que le diable m'emporte » est enfin traduit

ARIANE SINGER

Butte, petite ville minière du sud-ouest du Montana, Mary MacLane se désespère. « C'est dur – si dur! – d'être une femme, jeune, totalement isolée, et pleine de désirs... Quel lourd fardeau! Oh, soyez maudits! Maudits! Maudits! Que chaque créature vivante soit maudite, que le monde entier – que l'Univers soit maudit! » Nous sommes en 1901 et, étrangère à l'amour des grands espaces que chantera bientôt toute une lignée de romanciers, la jeune femme de 19 ans ne rêve que de fuir. Explorer le monde. Laisser libre cours à ses envies et ses passions. Et surtout, faire reconnaître ce qu'elle nomme son « génie ». Car, elle en est persuadée, elle est unique, géniale, l'un des plus grands esprits jamais créés. « Je porte en moi les germes

désir charnel – bisexuel. Un récit fougueux qui s'insurge contre la condition des femmes, promises au carcan de la vie conjugale, et qui revendique le droit, pour l'une d'elles, toute jeune, à une ambition démesurée.

Son succès, Mary MacLane le doit à l'éditeur avant-gardiste de Chicago Herbert S. Stone qui, trois ans auparavant, a publié *L'Éveil*, de Kate Chopin (Liana Levi, 2006). Ce roman a fait scandale en relatant, sans jugement moral, la passion d'une femme mariée pour un autre homme et en évoquant explicitement sa sexualité. Un parfum de soufre similaire entoure la diffusion de l'œuvre de Mary MacLane. Acclamée par une partie de la critique, traitée de folle par l'autre, l'auteure devient un phénomène de société. Des clubs de lecture à son nom se créent partout dans le pays. Mary fait la « une » des journaux. Ce succès lui permet de quitter Butte pour New York, après la parution en 1903 d'un deuxième titre: *My Friend Annabel Lee*, une suite de conversations avec une poupée

de porcelaine japonaise. Mary vivra une vie de bohème à Greenwich Village, subsistant grâce à des collaborations dans divers journaux.

Mais le manque d'argent finira par la ramener en 1909 à Butte, où elle composera un dernier

titre, *I, Mary MacLane* (1917, non traduit): sorte de suite à son premier livre qui ne convaincra pas autant que celui-ci. Ruinée, MacLane sera retrouvée morte à Chicago, en 1929, dans des circonstances mystérieuses, totalement oubliée du monde, à 48 ans.

Elle aurait pu rester dans l'obscurité où son destin tragique l'avait ramenée. Mais ses confessions de jeune fille ont laissé des traces. Connue, dans les années 1970 et 1980, d'une poignée d'universitaires féministes américaines, son œuvre fait l'objet d'une réimpression sous forme d'anthologie, en 1993, par Michael R. Brown, un passionné autodidacte. « C'était comme mettre mes doigts dans la prise », dit-il au « Monde des livres », pour résumer ce qu'il a ressenti en décou-



LIBRARY OF CONGRESS

vrant par hasard, en 1985, *Que le diable m'emporte* dans une compilation de récits sur... la maladie mentale.

C'est toutefois à l'éditeur indépendant new-yorkais Melville House que l'on doit la véritable renaissance de *Que le diable m'emporte* sur le plan éditorial, en 2013, avant sa parution en France aux Editions du Sous-Sol. Sur la recommandation d'une de ses auteures, Dennis Johnson, cofondateur de la maison avec sa femme, Valerie Merians, découvre, « fasciné », le parcours de MacLane et ses années à New York. Cet écrivain qui a longtemps enseigné à l'université l'écriture de la fiction s'enthousiasme surtout pour la valeur littéraire du texte. « Il m'a rappelé la façon dont écrivent les étudiants: la passion, l'excitation, ce côté enflammé. J'ai pensé que l'auteure ne parviendrait jamais à maintenir ce niveau d'intensité,

mais j'ai été subjugué à chaque page qu'elle arrive à exprimer cette quantité d'émotions tout en restant lisible. Je n'avais jamais vu cela avant », analyse l'éditeur, qui compare le livre à *L'Attrape-cœurs* (Robert Laffont, 1953) parce que, comme le roman de J.D. Salinger, il met en scène « quelqu'un de fou qu'on finit par adorer. On sait, avec notre expérience d'adulte, qu'il risque de ne pas s'en sortir et pourtant, on ne peut s'empêcher d'espérer pour lui le meilleur ».

Avec 8000 à 10000 exemplaires écoulés, le livre est l'une des meilleures ventes de Melville dans sa collection de textes oubliés. Hier inconnue, MacLane est aujourd'hui comparée aux grandes voix littéraires américaines: Virginia Woolf, Emily Dickinson, Gertrude Stein, ou encore Sylvia Plath. Ce génie auto-proclamé ne s'en serait sans doute pas étonné. ■

Acclamée par une partie de la critique, traitée de folle par l'autre, l'auteure devient un phénomène de société

d'une vie intense. (...) J'ai la personnalité, la nature d'un Napoléon, mais dans sa version féminine», écrit très sérieusement l'auteure de *Que le diable m'emporte*, née à Winnipeg (Canada) en 1881.

Cet autoportrait d'une parfaite inconnue mégalomane aurait pu rester dans un tiroir, ou passer inaperçu. Mais ce récit écrit en trois mois sous forme de journal intime par cette jeune fille issue de la bourgeoisie devient, dès sa publication en 1902, un best-seller: près de cent mille exemplaires s'écoulent en un mois aux États-Unis.

Alors que les premières « féministes » américaines se battent pour faire entendre leurs voix et obtenir le droit de vote, les lecteurs s'enflamment pour ce livre impétueux qui parle d'une insatiable soif de liberté, comme de

Un monde glacé

Dans les premières pages terribles de *L'Inconnue*, un très jeune homme ne parvient pas à « trouver la tombe de sa mère, dont personne ne lui a montré le chemin, qu'il n'a jamais osé demander ». Elle était morte une décennie plus tôt, à 36 ans, renversée par un chauffard, quand lui n'était qu'un petit enfant. Le monde, ce 30 mai 1973, s'était comme glacé, devenu « une cathédrale inhabitable ». Comment y grandir? Y trouver une place? Le premier livre de Cyril Roger-Lacan, composé de courts chapitres, est peut-être moins un bref récit évoquant cette « inconnue » (fille aînée du psychanalyste Jacques Lacan) qu'un long poème lyrique d'amour, de chagrin et de désarroi jamais disparu, qui dit l'éternel état d'orphelin, quand la mort a « posé ses scellés sur tout ce

qui sera, désormais ». *L'Inconnue* est aussi une tentative pour savoir toujours où se trouve sa mère, entre les pages d'un livre. Et c'est bouleversant. ■



RAPHAËLLE LEYRIS
► *L'Inconnue*, de Cyril Roger-Lacan, Grasset, 96 p., 12 €.

Florilège de Woolf

On a maintenant accès aux 1500 pages du *Journal intégral* (1915-1941) de Virginia Woolf (1882-1941) publié par Stock en 2008.

Il n'empêche: cette anthologie – constituée par son époux et éditeur, Leonard Woolf (1880-1969), et publiée en Angleterre en 1953 – est un régal. Du 19 août 1908 au 23 mars 1941, cinq jours avant son suicide, l'auteure des *Vagues* consigne le fruit de trente-trois années de réflexion sur sa création littéraire, ses recherches, ses espoirs, ses larmes, ses « effondrements dans la boue ». Un exemple au hasard? « Ce qui compte est d'aller très lentement; de s'arrêter au milieu du flot; de ne jamais accélérer; s'allonger sur le dos et attendre que le monde secret de l'inconscient soit peu à peu habité. » Ou encore: « Je crois que pour écrire – ou pour n'importe quoi – vous devez être capable de vous recroqueviller en

boule avant de frapper les gens en pleine figure. » ■

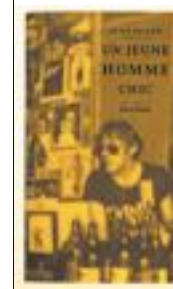
FLORENCE NOUVILLE
► *Quel soulagement: se dire « j'ai terminé »* (A Writer's Diary), de Virginia Woolf, traduit de l'anglais et préfacé par Micha Venaille, Les Belles Lettres, 216 p., 15 €.



Le culte punk

« Le punk, c'est une ombre en marche, un pauvre acteur qui geint et crie pendant une heure sur scène, et puis qu'on n'entend plus. C'est un récit peuplé de bruit et de fureur, dit par un idiot... et qui ne signifie rien », annonce, goguenard et shakespearien, Alain Pacadis (1949-1986), dès le prologue d'*Un jeune homme chic*, son journal de l'année 1977, qui fut en France l'année du punk – avant que la déferlante disco ne balaye slogans « no future » et pinces à nourrice. On ose à peine qualifier de « culte » ce texte aujourd'hui réédité, qui fut publié au Sagittaire en 1978. Le chroniqueur de *Libération*, qui traînait sa silhouette de freluquet et ses costumes à la propreté notoirement douteuse de salles de concerts en boîtes de nuit, s'y montre élégamment « je-m'en-foutiste », capable de fulgurances,

et souvent désespéré. A lire aussi pour les entretiens reproduits avec des artistes oubliés ou non, et celui qui lui-même donne à Serge Gainsbourg... ■ R.L.
► *Un jeune homme chic*, d'Alain Pacadis, Héros-Limite, 270 p., 20 €.



EXTRAIT

« Je suis adorablement originale. Je suis délicieusement rafraîchissante. Je suis étonnamment bohème. Je suis bizarrement intéressante – par-devers moi, je peux sourire, encore et encore et être méchante. Je suis capable de parler à une salle pleine de gens ennuyeux et les contraindre à m'admirer, ébahis. Il m'arrive de faire ce genre de choses juste pour m'amuser. Comme je l'ai déjà dit, je suis un génie à l'apparence plutôt ordinaire et insignifiante, mais ma personnalité est pleine de grâce. Je possède une jolie silhouette. Je suis bien faite. Et quand je décide de parler, avec mon style délicieusement original, en agrémentant ma conversation de nombreux mensonges pittoresques, mon « air » très singulier produit un effet remarquable. »

QUE LE DIABLE M'EMPORTE, PAGE 45

Carnets culottés



SA « VIE EN JACHÈRE », COMME ELLE LA NOMME, la jeune Mary MacLane la veut grande. Incommensurable. Dans le récit autobiographique qu'elle compose en trois mois en 1901 se lit, dans un souffle inaltéré,

l'impatience de quitter l'univers étriqué de Butte, la petite ville du Montana où elle se morfond, et de marquer son époque par une œuvre littéraire. S'inscrivant ouvertement dans la lignée du journal de Marie Bashkirtseff (1858-1884), cette diariste et artiste d'origine ukrainienne qui fut l'égérie du Paris des années 1880, ces carnets disent avec un sacré culot les rêves de gloire et de grandeur de son auteure.

Mais là où son aînée européenne s'en remettait à Dieu et à la Vierge pour réaliser

ses ambitions, Mary MacLane passe un pacte avec le « diable »: en l'occurrence une figure mystérieuse, objet d'une invocation constante, qui symbolise la liberté, le plaisir voire la débauche. A travers elle et dans une langue incandescente, la jeune femme exprime son profond « égotisme » et le rêve d'un abandon à la sensualité. Nourri de répétitions de motifs, qui lui confèrent sa force incantatoire, ce texte à la modernité stupéfiante livre un portrait sans apprêt et souvent attendrissant d'une jeune femme ivre d'audace: un manifeste féministe visionnaire. ■ AR. S.

QUE LE DIABLE M'EMPORTE
(*The Story of Mary MacLane*), de Mary MacLane, traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Frappat, Le Sous-Sol, 160 p., 16 €.

THÉÂTRE DES MATHURINS

Le potentiel érotique de ma femme

D'après le roman de DAVID FOENKINOS

Adapté par Sophie Accard et Léonard Prain
Mise en scène Sophie Accard

Une farce colorée et allègre
TÉLÉRAMA

DU MARDI AU SAMEDI À 19H
LOC.: 01 42 45 90 00 - 0 892 68 36 22
www.theatredesmathurins.com - www.lnac.com
Agences et points de vente habituels
PLUS D'INFOS SUR WWW.KIMAIMEMESUIVE.FR